

L'écriture appropriée

Diane Boudreau

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

Liberté aux Indiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60535ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boudreau, D. (1991). L'écriture appropriée. *Liberté*, 33(4-5), 58–80.

DIANE BOUDREAU

L'ÉCRITURE APPROPRIÉE

Tuer un Indien c'est comme incendier une bibliothèque.

Carlos Fuentes

Il y a quelques années, les sociétés québécoise et canadienne semblaient souffrir d'une certaine forme d'éreuthophobie, c'est-à-dire qu'elles montraient tous les symptômes d'une crainte pathologique, feinte ou réelle, qui les empêchaient d'admettre l'existence des nations amérindiennes. Les sociétés québécoise et canadienne se privaient ainsi de la richesse que procure une culture, qui se désespérait alors de survivre et d'être un jour reconnue. Devant une attitude aussi négative, les Amérindiens, de plus en plus conscients des menaces que faisait peser sur eux une assimilation irréversible, se regroupèrent et formèrent des associations politiques pour défendre leurs droits.

Aujourd'hui, même si les nations amérindiennes ne sont pas encore parvenues à l'autodétermination politique qu'elles revendiquent, elles ont au moins réussi à imposer leur présence aux conférences constitutionnelles canadiennes (1983, 1984, 1985, 1987) et à sensibiliser à leur cause certains organismes internationaux. Ainsi, l'énucléation/as-

Diane Boudreau termine à l'Université de Sherbrooke une thèse sur la littérature amérindienne. Elle a publié des articles dans Recherches amérindiennes au Québec et Châtelaine.

similation tant souhaitée par les gouvernements concernés a-t-elle échouée malgré l'éréthisme nationaliste contenu dans le Livre blanc (1969), et a-t-elle provoqué l'émergence d'une première génération d'auteurs amérindiens, d'auteurs engagés et fermement déterminés à se faire entendre.

Au Québec, depuis les années soixante-dix, des Iroquoiens et des Algonquiens (qui sont les deux groupes linguistiques du territoire) ont publié des articles, des essais, des contes, des romans et de la poésie; ils ont aussi écrit et interprété des chansons et des œuvres théâtrales. Bien que la reconnaissance institutionnelle semble peu les intéresser, ils continuent d'écrire et de revendiquer leur différence. Parce qu'ils appartiennent à des peuples en difficulté et qu'ils sont aux prises avec des situations menaçant leur survie culturelle, sociale et politique, il va de soi que, pour eux, le temps n'est pas aux tergiversations intellectuelles et métaphysiques. Les préoccupations littéraires ou les théories de l'écriture ne retiennent guère leur attention: il s'agit de survivre avant tout.

L'envers de la réalité montagnaise

Certains auteurs, comme les Montagnais An Antane Kapesh, Daniel Vachon et Mathieu André, écrivent en puisant aux sources mêmes de la tradition orale. Ces auteurs n'ont fréquenté aucune école, ni canadienne, ni québécoise; toutefois, ils ont appris à lire et à écrire en montagnais. Bien sûr, ils dénoncent les méfaits du gouvernement et des fonctionnaires et veulent prouver la supériorité de l'Amérindien vivant dans la forêt, mais ils le font à la manière d'aînés qui ont longtemps vécu et veulent transmettre les connaissances essentielles aussi bien à la survie en forêt que dans la jungle des politicards.

An Antane Kapesh est sans doute l'un des auteurs amérindiens les plus importants au Québec. Elle a publié un essai et un conte à la fin des années soixante-dix. Née en forêt, en 1926, près de Fort Chimo, elle a vécu la vie

traditionnelle des Amérindiens jusqu'en 1953, année où fut créée la réserve de Sept-Îles. De 1965 à 1967, elle fut le chef de la bande montagnaise de Schefferville. Son premier livre, *Je suis une maudite Sauvagesse*, parut chez Leméac en 1975. Quelques années plus tard, en 1979, elle publie un conte, *Qu'as-tu fait de mon pays?*. Elle a également écrit plusieurs articles qui ont paru dans des revues comme *Recherches amérindiennes au Québec* et *Rencontre*. Elle a aussi rédigé en montagnais des contes pour enfants.

Dans ses deux livres, elle vilipende ceux qui ont dépossédé son peuple; elle veut montrer la bêtise des «exploiteurs du territoire» qui ont massacré la forêt et détruit les animaux. Elle est sans pitié pour les prétendus nationalistes qui piétinent sans vergogne les droits des premiers véritables habitants du pays amérindien:

Tu as préféré me voler, rien que pour pouvoir t'appeler QUÉBÉCOIS. Crois-tu pouvoir me leurrer? Même si, jusqu'à la fin des temps, tu ne fermes jamais le bec et que tu continues à crier partout, à la radio et à la télévision, que tu te nommes QUÉBÉCOIS, jamais je ne serai d'accord avec toi. (...) Eh bien, c'est avec mon territoire que tu t'es enrichi et c'est moi maintenant qui suis devenu pauvre à cause de toi. (...) Vois-tu, je ne suis ni un arbre que l'on coupe pour faire du papier ni du minerai que l'on extrait pour vendre. Je suis un être humain, moi aussi, comme toi¹.

Dans *Je suis une maudite Sauvagesse*, elle interpelle sans artifices inutiles les spoliateurs et les voyeurs: marchands d'alcool, industriels, fonctionnaires, cinéastes et journalistes en quête d'exotisme, police et tribunaux. Dans *Qu'as-tu fait de mon pays?*, elle choisit l'allégorie, ou plutôt l'allégorisme, pour mieux dénoncer: c'est un enfant qui se fait voler, mal-

1. An Antane Kapesh, *Qu'as-tu fait de mon pays?*, Montréal, Éditions Impossibles, 1979, p. 79-80.

traiter et emprisonner pour avoir fait confiance à des Blancs qui lui voulaient du bien, qui voulaient son bien. Loqueteux, malade et amer, l'enfant mesure l'ampleur de la défaite: son véritable pays n'existe plus.

Mathieu André est originaire du Labrador. Il est né en 1904 à Uapashush sur un territoire de chasse ancestral. Avec sa famille, il pratique la chasse de subsistance jusqu'en 1948 environ; la compagnie Iron Ore du Canada l'engage alors comme prospecteur. En 1951, il est muté à la compagnie Labrador Mining and Exploration où il restera vingt ans. Toutefois, ce travail rémunéré ne l'empêche pas d'accéder à la chefferie traditionnelle amérindienne et de participer activement à différents mouvements militant pour la reconnaissance des droits autochtones. En 1984, il publie *Moi, «Mestenapeu»* (qui veut dire «Le grand homme»).

De caractère hétéroclite, l'ouvrage de Mathieu André comporte essentiellement des textes qui mettent en valeur la vie d'un chasseur montagnais, les difficultés qu'il rencontre, ses échecs et ses réussites, mais également l'adresse dont il fait preuve et sa maîtrise du milieu environnant. Des conseils destinés à l'Indien nomade et aux enfants, des réflexions sur le mariage et la prière constituent une part importante de ces écrits. Quelques récits mythiques complètent ou illustrent certains aspects de la vie quotidienne. Le passé heureux s'oppose sans cesse à la tristesse du présent, entaché de la présence des Blancs. La perte de la liberté, des forêts giboyeuses et de l'auto-suffisance de l'Innu au profit du gouvernement et de ses fonctionnaires devient la cause de la dégradation irréversible du territoire et du mode de vie montagnais:

Autrefois, nous avons un grand respect envers le gouvernement sans l'avoir jamais connu et nous n'en attendions que du bien... Nous avons foi en son aide... Mais nous avons vite déchanté. Ce gouvernement mentait sous des apparences

*d'apôtre. Il nous a tous trompés. Aujourd'hui, les Indiens s'ouvrent les yeux*².

Mathieu André fait un plaidoyer en faveur de la vie traditionnelle tout en soulignant «l'apport» de la culture occidentale à sa propre culture: les Blancs ont tout gâché et compromettent inévitablement le devenir de son peuple. Ses admonestations ne sont ni menaçantes, ni violentes, mais le ton est inflexible.

Daniel Vachon est né en forêt, en 1926, à trois cents milles au nord de Sept-Îles. Lui aussi pratique la chasse de subsistance jusqu'à ce que l'industrialisation le force au sédentarisme. En 1964, il devient le chef de la communauté de Sept-Îles/Malotienam et le demeure pendant plus de dix ans. En 1976, il fonde la compagnie «Traduction montagnaise Sept-Îles inc.», créée dans le but de préserver la culture montagnaise. En 1980, il publie un premier ouvrage, *Apprenons le montagnais*, un livre de grammaire. En 1985, un second ouvrage chez la maison d'édition qu'il a fondée, les Éditions Innu.

En écrivant *L'histoire montagnaise de Sept-Îles*, Daniel Vachon n'a sans doute pas voulu se faire rhétoricien ou historien: le pompiérisme n'est pas de rigueur lorsqu'il s'agit de décrire la dépossession. Il s'attarde peu aux réminiscences nostalgiques d'un passé surgissant d'un *no man's land* trompeur. De brèves incursions dans l'enfance, imprégnée des relents des premières dévotions religieuses et des satisfactions (et déceptions) inhérentes aux échanges commerciaux avec les acheteurs de fourrures, lui fournissent quelques images indispensables. Il semble ne pas y avoir d'échappatoire possible: il faut transiger avec les Blancs, car ils sont sur le territoire montagnais pour l'exploiter, y travailler et y vivre. Daniel Vachon veut apprendre à mieux

2. Mathieu André, *Moi, «Mestenapeu»*, Sept-Îles, Éditions Ino, 1983, p. 105.

se défendre, à utiliser les armes des politiciens au profit des siens. Il raconte simplement les événements qui ont marqué l'histoire de la communauté montagnaise, mais, surtout, il affirme sa volonté de survivre en dépit des affronts. Il n'est ni amer, ni résigné, il voit la dépossession comme elle est réellement: «Nous ressemblons à des spécimens en voie de disparition, malheureusement bien moins importants que des bébés phoques³.»

Ces trois auteurs montagnais expriment les craintes, la méfiance, la nostalgie et même le désespoir d'une nation sans frontières et sans identité «reconnues»: ils confrontent la société québécoise à la réalité impitoyable des apatrides. Réfugiés (!) encaqués dans un espace culturel réduit à des prestations folkloriques de circonstance, les Montagnais survivent. An Antane Kapesh, Mathieu André et Daniel Vachon empruntent les mots du pouvoir dominant pour mieux voir et mieux décrire la dépossession. L'insurrection toute littéraire des auteurs atténue l'amertume des promesses non tenues, des humiliations subies collectivement et de la colère cent fois ravalée.

D'autres Montagnais, plus jeunes et parfois déchirés entre les valeurs traditionnelles et les exigences de la vie en ville, expriment autrement leur perception de la dépossession. Pierre Gill, un auteur et un éditeur originaire de Pointe-Bleue, Florent Vollant et Claude McKenzie (qui ont formé le groupe Kashtin), des musiciens et des poètes de Sept-Îles et de Maliotenam, sont peut-être moins revendicateurs que leurs aînés, mais ils expriment à leur façon la douleur de la dépossession. Tous trois ont connu l'école des Blancs, les contraintes d'un système scolaire stérilisateur qui véhicule les images, les valeurs et la langue des autres.

Né en 1956, Pierre Gill a étudié la littérature française à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il a été journaliste,

3. Daniel Vachon, *L'Histoire montagnaise de Sept-Îles*, Sept-Îles, Éditions Innu, 1985, p. 125.

scénariste et a travaillé pendant six ans au musée de Pointe-Bleue. Il a démissionné de son emploi pour mettre sur pied une nouvelle maison d'édition (Mishinikan) et une entreprise de communication. En 1987, il a publié un essai historique, *Les Montagnais, premiers habitants du Saguenay-Lac-Saint-Jean*.

Son essai traite du choc culturel et de l'exploitation du territoire montagnais par les Blancs. Bien qu'il consacre deux chapitres à la préhistoire, aux croyances, à la culture matérielle et à la vie quotidienne montagnaises (d'avant la dépossession), il s'intéresse particulièrement au rôle joué par les missionnaires lors de la conquête et s'attarde à la traite des fourrures, à la sédentarisation forcée et à la création des réserves. Pierre Gill n'accuse pas tous les Blancs d'avoir dépossédé son peuple, pas plus qu'il ne fustige les missionnaires qui ont favorisé la sédentarisation. Il veut donner une image juste du passé en sachant que l'industrialisation et la colonisation étaient inexorables. Par contre, il souligne à maintes reprises les qualités de son peuple et la persistance de l'indianité: les Montagnais «ont adapté la nouvelle société en fonction de la leur, déjà bien en place. Et c'est ça qui fait leur force incommensurable⁴.»

Deux jeunes poètes montagnais, Florent Vollant et Claude McKenzie, revendiquent eux aussi le droit d'être amérindiens. Ils refusent l'engagement politique, mais ils affirment leur différence en écrivant et chantant en montagnais. Florent Vollant a pratiqué divers métiers dans la région de Maliotenam: chasseur, animateur de radio, etc. Claude McKenzie a vécu quelques années à Montréal où il a également pratiqué divers métiers, celui, entre autres, de musicien dans le métro. En 1984, ils ont formé le groupe Kashtin et ont donné plusieurs spectacles dans des réserves amérindiennes avant d'être «découverts» par un produc-

4. Pierre Gill, *Les Montagnais, premiers habitants du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Alma, Éditions Mishinikan, 1987, p. 136.

teur montréalais. En 1989, ils ont lancé un premier disque qui regroupe douze chansons.

Plusieurs de leurs textes poétiques parlent de l'enfance, de la vie à Sept-Îles et à Maliotenam, des amis, de la famille, et surtout de la fierté d'être montagnais. Parfois, les auteurs expriment clairement leurs opinions sur l'importance du territoire et de la culture. Par exemple, dans «Tshinanu» («Nous autres»⁵), il n'y a pas d'ambiguïté possible:

*Surveillons nous-mêmes
Notre chemin nous-mêmes
Nous autres
Notre rivière
Nous autres
Notre terre⁶.*

McKenzie et Vollant expriment la difficulté d'être montagnais aujourd'hui. Ils appartiennent à une génération qui n'a pas connu la vie traditionnelle, mais ils peuvent constater le piètre état du territoire montagnais. Dans «Uitshi» («Aide-moi»), ils affirment: «Aujourd'hui il n'y a rien/ Qui m'appartient/ Non, je ne sais pas si j'aime ça.»

Bien sûr, d'autres Montagnais ont publié des livres ou des articles. Certains, comme Bernard Cleary avec *L'Enfant de 7000 ans*, paru en 1989, ou Albert Connolly avec *Oti-il-no kaepe*, paru en 1972, ont voulu justifier les revendications du peuple montagnais (leaders ou négociateurs), ils ont tenté de clarifier la situation, mais surtout ils se sont adressés aux Blancs sans intermédiaire gouvernemental. Quelques-uns ont aussi publié des récits traditionnels ou des textes poétiques. Dans un numéro de *Possibles*, paru en 1977,

5. La traduction des poèmes «Tshinanu» et «Uitshi» est de Pipi Bacon.

6. Florent Vollant et Claude McKenzie, *Kashlin*, Montréal, Éditions Groupe Concept Musique Gestion Internationale S.M.C.L. Inc., 1989, disque de douze chansons.

Pierre Courtois, Michel Grégoire et Matthieu Menekapu ont expliqué comment les Blancs les ont dépossédés et trompés. D'autres, comme Kuetshet Mekantshe, ont préféré écrire des récits traditionnels ou des témoignages.

Il ne fait pas de doute que les auteurs montagnais écrivent pour survivre. Ceux qui ont été des leaders politiques dénoncent les abus coloniaux et vitupèrent les dirigeants gouvernementaux, mais ils revendiquent aussi le droit d'être différents. Ils veulent être reconnus pour ce qu'ils ont été et pour ce qu'ils sont: des Amérindiens, les premiers habitants du territoire. Les auteurs plus jeunes, ceux de la seconde génération, n'ont pas renoncé à la vie traditionnelle et n'ont pas rejeté les valeurs des Anciens, mais leur situation est différente. Ils sont coincés entre les valeurs de leurs parents et celles que la société québécoise leur a imposées. Il leur appartiendra, éventuellement, de redéfinir l'indianité.

La mémoire huronne

Les Hurons, qui ne parlent plus leur langue depuis le début du siècle, ont perdu bien des récits traditionnels, mais quelques-uns d'entre eux tentent de se réapproprier leur culture. En 1971, déjà, Marcel Bellier recueillait les propos du chef Max Gros-Louis pour en faire une biographie, *Le «Premier» des Hurons*. Dans les années quatre-vingt, certains Hurons vont commencer à écrire et à être publiés. Ainsi Éléonore Sioui, Georges E. Sioui, Marguerite Vincent, Yves Sioui Durand aideront-ils à mieux faire connaître leur culture.

Titulaire d'un doctorat en philosophie amérindienne, Éléonore Sioui est née en 1925. Elle a publié un premier recueil de poésie en 1985, *Andatha*. D'autres poèmes ont déjà paru dans *Miami Quaterly*, *Stag*, *Éventail* et la revue *Kanatha*. Elle a aussi publié quelques articles, entre autres, dans *Recherches amérindiennes au Québec*.

Andatha contient quelque cinquante poèmes qui por-

tent essentiellement sur l'indianité. La première partie est un appel à la réunification, à l'harmonie et à la re-naissance. Des invocations au Manitou, au Grand Esprit, des prières adressées à la terre-mère et à l'Arbre de vie rappellent les valeurs spirituelles huronnes. Par exemple, dans cet extrait de «Angyahouiche» («Écho des bois»):

Ô Grand Esprit
 Merci d'être là
 Inspire-moi à travers
 Le souffle de tes tranchées
 Le Pouvoir de garder
 Le sourire sur mes lèvres
 Pour qu'on puisse
 Y puiser l'Amour⁷.

Dans la deuxième partie du recueil, l'homme blanc apparaît et l'univers amérindien se disloque. Le colonialisme est dénoncé, la destruction du territoire soulève le cœur du poète qui ne peut plus se taire:

Nous devons vous sauvagiser, nous devons vous déplastiquer, vous dépolluer, vous «dépiluler» ... à votre insu; tellement vous êtes antiseptiques par les vapeurs mortelles du mercure, du D.D.T. etc. rendues inodores, mais, qui vous endorment et vous bercent d'un linceul falsifié⁸.

Dans la dernière partie, c'est la femme, la mère qui s'exprime. Les caresses du vent et de la mer qui se confondent avec les sentiments amoureux et l'extase, l'amertume de la femme abandonnée à elle-même et la fierté de la mère éperdue d'amour caractérisent plusieurs poèmes.

7. Éléonore Sioui, *Andatha*, Val d'Or, Éditions Hyperborée, p. 16.

8. *Ibid.*, p. 29.

À la lecture du recueil, on ne peut oublier que le poète est huron. L'indianité est au cœur du livre sans en être le prétexte. Bien sûr, il s'agit de revendications et de dénonciations, mais les images évoquées appartiennent à l'univers amérindien. Comment le poète pourrait-il évincer la réalité au profit de la fiction ou du folklore?

Georges E. Sioui, dans son essai historique, *Pour une autohistoire amérindienne*, publié en 1989, explique bien la vision amérindienne de l'univers. Historien de formation, il est né en 1948 à Wendake et effectue des recherches sur la nation huronne depuis plusieurs années. En 1979, il a écrit une pièce, *Le compte aux enfants*; en collaboration avec Francine Vincent, il a traduit des textes mythiques (tirés des ouvrages de Marius Barbeau), qui sont parus, en 1986, sous le titre: *Les Enfants de la Grande Île*⁹.

Dans son essai historique, *Pour une autohistoire amérindienne*, l'auteur compare les deux systèmes de valeurs (blanc et amérindien) et définit la perception qu'on y a de l'être humain de même que la nature du choc culturel et physique (bactériologique, plus précisément). Les relations des Jésuites, les récits du père Joseph Lafitau et les mémoires de Lahontan constituent des références historiques et sociales majeures pour la civilisation occidentale. Georges E. Sioui ne veut pas culpabiliser les Blancs ou encenser les Hurons: il souhaite avant tout rétablir le dialogue, mais, cette fois, à armes égales.

Marguerite Vincent a voulu, elle aussi, redonner à son peuple son histoire et sa culture. En 1984, elle a publié un ouvrage considérable, *La Nation huronne. Son histoire, sa culture, son esprit*. Née en 1910 à Wendake, elle a entrepris, dans les années soixante, des recherches sur la culture hu-

9. Francine Vincent et Georges Sioui, *Octoyton Wendake. Les Enfants de la Grande Île. Contes de la nation huronne-wendat*, Québec, Ministère des Affaires indiennes et du Nord du Canada, 1986.

ronne qui l'ont menée en Ontario, en Ohio, puis chez les Wyandots, en Oklahoma.

Son ouvrage met à profit les sources manuscrites, les lettres, les documents compilés par son oncle, l'abbé Prosper Vincent, de même que divers documents historiques. Il s'agit essentiellement d'une étude qui englobe tous les aspects de l'indianité. L'auteur approfondit certains traits de cette culture, notamment les techniques artisanales, les danses, la musique, la langue huronne, et elle reproduit les requêtes, les harangues et certains documents historiques.

En 1985, l'auteur dramatique Yves Sioui Durand fonde les Productions Ondinnok afin de promouvoir la dramaturgie amérindienne. Né à Québec au début des années cinquante, il vécut à Wendake jusqu'à l'âge de onze ans. En 1985, lors du Festival de théâtre des Amériques, il présente sa pièce, *Le Porteur des peines du monde*, et remporte le prix Américanité décerné par la presse et le jury international. En 1988, sa seconde pièce, *Atikenandahate (Voyage au pays des morts)*, et, en 1991, sa troisième pièce, *La conquête de Mexico*, sont jouées à Montréal.

L'auteur, qui considère ses pièces comme des «dramés-rituels» faisant appel à la mémoire collective, tente d'inclure toutes les nations amérindiennes dans son discours mythico-théâtral. Les références culturelles abondent, plusieurs langues sont utilisées (français, anglais, espagnol, montagnais, etc.) et les pratiques sociales ou religieuses amérindiennes se juxtaposent. Les personnages invoquent plus qu'ils ne parlent, et le ton récitatif des répliques, plutôt que de rappeler celui des dialogues, se rapproche davantage des formes du discours traditionnel où l'orateur amérindien devait convaincre et émouvoir les auditeurs. De plus, la structure des pièces correspond à la vision amérindienne de l'univers. Le cycle des saisons, les divisions du Cercle sacré, les quatre directions (est, ouest, sud, nord), le ciel, la terre, le centre de l'univers, bref, la nature elle-même, en déterminent la structure. Les personnages revivent la

dépossession et tentent de redéfinir l'indianité avec ce qu'il leur reste: les quelques kilomètres carrés des réserves, une oisiveté parfois désespérante, un système d'éducation destructeur et la violence du choc culturel:

*quel espoir ai-je?
cette blessure déchire ma mémoire
c'est la tristesse qui nous tue
c'est la vie atrophiée autour de nous
les arbres... les rivières dévastées...
les animaux disparus
c'est notre force abandonnée dans l'alcool
c'est cela...
mes petits enfants gaspillés
abandonnés...¹⁰*

Les écrivains hurons s'inspirent de la mémoire collective et historique, ils ouvrent peut-être à nouveau les blessures de la dépossession, mais ils agissent ainsi, afin de poursuivre une lutte qui n'en finit plus: celle de leur survie culturelle. Comme les écrivains montagnais, ils dénoncent les spoliateurs et revendiquent le droit à l'autonomie: comment pourraient-ils se taire?

Voix algonquiennes et iroquoiennes

Même si les écrivains montagnais et hurons sont les plus nombreux parmi les Amérindiens du Québec à avoir choisi l'écriture, d'autres écrivains autochtones ont publié des textes fort importants.

Bernard Assiniwi est sans aucun doute le plus connu d'entre eux. D'origine crie, il est né à Montréal, en 1935. Il a étudié la musique, puis la biologie et la génétique. Il a

10. Yves Sioui Durand, *Atiskenandahate ou Voyage au pays des morts*, 1988, [n. p.], p. 63.

été comédien, animateur radiophonique, éditeur de revue et éleveur de bovins. Depuis plus de dix ans, il est pigiste et rédige des articles, des scénarios et des textes divers qui portent essentiellement sur les Amérindiens. Entre 1971 et 1990, il a publié vingt-huit livres. Il a écrit un roman, une pièce de théâtre, des livres pour enfants, une histoire des autochtones, des contes ainsi que divers ouvrages sur les techniques de survie en forêt et sur la médecine amérindienne traditionnelle.

Dans son roman, *Le Bras coupé*, paru en 1976, et dans sa pièce, *Il n'y a plus d'Indiens*, publiée en 1983, il met en scène des personnages amérindiens qui vivent la déchirure de la dépossession. Ces deux livres reflètent la difficile condition de l'Amérindien, coincé entre les valeurs de deux cultures radicalement différentes. Les deux recueils de contes qu'il a publiés en 1971 et en 1972, *Anish-Nah-Beh, contes adultes du pays algonkin* et *Sagana, contes fantastiques du pays algonkin*, de même que les livres pour enfants visent avant tout à revaloriser la culture amérindienne et à mieux faire connaître la littérature orale et les pratiques traditionnelles. Son ouvrage historique, *Histoire des Indiens du Haut et du Bas-Canada*, publié en trois tomes, en 1973 et en 1974, fut écorché par la critique à l'époque, mais il était le premier ouvrage du genre écrit au Québec par un Amérindien.

Yvon H. Couture, d'origine algonquine-attikamek, a publié également, en 1983, un ouvrage historique, *Les Algonquins*. Né en 1946 dans la forêt abitibienne, il a fondé, en 1982, les éditions Hyperborée de Val d'Or. Depuis 1989, il envisage certaines transformations à sa maison d'édition afin de mieux diffuser et préserver la culture algonquine.

En 1986, le président fondateur du Conseil Algonquin de l'Ouest du Québec, Richard Kistabish, publie *Aki*, une dénonciation de la dépossession écrite en prose. Né au début des années cinquante, l'auteur constate avec aigreur les ravages des industries forestières et veut redonner à son peuple la fierté d'être des Algonquins. Ce que l'auteur (ou

le leader autochtone) craint le plus, c'est que les Algonquins se détruisent eux-mêmes:

Au plus fort la poche. Un congélateur c'est pas assez? Alors deux congélateurs. Pleins de viande bientôt sèche. Un char neuf. Un char fini. Encore deux ans à payer. Plus on ramasse, plus on devient triste. Le CHACUN POUR SOI ne donne rien, sinon la victoire de l'étranger qui n'en finit plus de rire¹¹.

D'autres auteurs comme Kermot A. Moore (d'origine algonquine) ou Wilfred Peltier (Odawa) ont autorisé la traduction en français de leurs essais politiques qui avaient été publiés en anglais. Encore une fois, il est question de la dépossession, des immixtions gouvernementales et de la bêtise de certains fonctionnaires. Dans *La Volonté de survivre. Les autochtones et la constitution*, paru en 1983, Kermot A. Moore (1926-1982) démontre plus particulièrement l'incohérence de la législation canadienne et la mauvaise foi de certains politiciens. Dans *Le silence d'un cri*, paru en 1985, Wilfred Peltier (1927-...) s'attaque également aux structures gouvernementales, mais il présente surtout la vision de l'Amérindien qui a choisi de vivre en ville. Il s'interroge sur la prétendue supériorité d'une société qui avilit et robotise les êtres humains¹².

D'autres, comme l'auteur et l'interprète abénaquise Sylvie Bernard (1959-...), préfèrent les allusions aux revendications. En 1990, Sylvie Bernard lance un premier disque. Elle y parle fort peu de ses origines et un seul texte est interprété en abénaquis et en français: «Vivre». L'auteur a

11. Richard Kistabish, *AKI*, Val d'Or, Conseil Algonquin de l'Ouest du Québec, 1986, p. 15.

12. L'essai de Wilfred Peltier réunit les textes des conférences qu'il a données dans les universités du Canada. L'auteur a publié plusieurs livres, notamment aux États-Unis et en Allemagne.

certes écrit plusieurs chansons d'amour, mais la culture amérindienne ou abénaquise n'est jamais explicitement mentionnée. Toutefois, son indianité a été maintes fois soulignée par les journalistes ou les critiques. Elle ne revendique rien et ne dénonce pas la dépossession, mais ne renie pas non plus ses origines.

Le poète attikamek Charles Cocoo célèbre aussi l'amour, mais en glorifiant la vie, l'enfance, la régénération de la terre-mère. Dans son recueil, *Broderies sur mocassins*, paru en 1988, il renoue avec les traditions attikameks. Le poète écrit au rythme des saisons et s'inspire des pratiques cérémonielles. Tous les poèmes témoignent de son attachement à la religion des Anciens, au Grand Esprit qui veille et qui guide les êtres. Des récits traditionnels, des réflexions philosophiques et de courts textes narratifs mettent en valeur les poèmes.

D'autres Amérindiens, Denis Gill, Georges Bacon, Suzanne Dubé, Marie Fontaine, Fernande Lacasse, Jacques Kurtness, Léonard Paul ont publié dans *Recherches amérindiennes au Québec* et *Rencontre*. Comme la plupart des auteurs amérindiens du Québec, ils ont souvent dénoncé les injustices et la dépossession et ont revendiqué le droit d'être amérindiens.

* * *

Si la culture indienne doit subsister, ce sera parce qu'elle aura repris la parole; un silence prolongé risquerait fort de la faire sombrer dans l'histoire.

Rémi Savard

La littérature amérindienne est actuellement une littérature de survie. Elle est l'expression du refus et de la colère. Les Amérindiens ne veulent pas disparaître, c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas devenir des Québécois ou des Canadiens. Malgré toutes les tentatives d'assimilation

qu'ont tentées les gouvernements depuis la Confédération, les Amérindiens ont survécu. Dans les années soixante-dix, certains d'entre eux ont choisi l'écriture pour mieux contre-carrer les projets annexionnistes, révélateurs d'une vacuité politique inadmissible qui ne cherche qu'à s'approprier une partie du pouvoir des autres. Au Québec, on compte déjà une vingtaine d'auteurs amérindiens. Faut-il le rappeler? La plupart d'entre eux ne se préoccupent guère de l'efficacité des artifices littéraires ou de leur emploi stylistique: l'écriture est une mesure d'urgence. Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que plusieurs leaders amérindiens aient publié des essais politiques, historiques ou autobiographiques. Le phénomène de l'émergence d'une littérature écrite chez les sociétés traditionnelles n'est pas nouveau. On peut supposer, comme l'ont démontré les écrivains amérindiens des États-Unis, qu'une véritable tradition littéraire écrite amérindienne se développera et deviendra, parallèlement à la tradition orale, l'expression de l'indianité. Il faut souhaiter que les nations amérindiennes du Québec sauront mettre en place des structures qui favoriseront la publication et l'édition de leurs livres. Il leur appartient de déterminer les règles de la communication écrite, tout comme il leur appartient de choisir leur propre destin. Bien sûr, il n'existe pas encore de «Faculté des lettres et des sciences humaines amérindiennes», mais il faut espérer que les Amérindiens définiront eux-mêmes le rôle qu'ils ont à jouer dans la société d'aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

FUENTES, Carlos, *Christophe et son œuf*, Paris, Gallimard, 1990, 604 p.

SAVARD, Rémi, *Carcajou et le sens du monde*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1971, 141 p.

Études sur la littérature amérindienne

Ouvrages

- GODARD, Barbara, *Talking About Ourselves: The Literary Productions of the Native Women of Canada*, Ottawa, Institut canadien de recherches sur les femmes, 1985, 230 p.
- PETRONE, Penny, éd., *First People, First Voices*, Toronto, University of Toronto Press, 1983, 221 p.
- SANDERS, Thomas E. et W.W. PEEK, *Literature of the American Indian*, Beverly Hills, Glencoe Press, 1973, 534 p.
- WIGET, Andrew, *Native American Literature*, Boston, Twayne Publishers, 1985, 147 p.

Articles

- ALLEN, Paula Gunn, «The Sacred Hoop: A Contemporary Indian Perspective on American Literature», *Cross-Currents*, vol. 26, n° 2, 1976, p. 143-163.
- WIGET, Andrew, «Sending a Voice: The Emergence of Contemporary Native American Poetry», *College English*, vol. 46, n° 6, octobre 1984, p. 600.

Auteurs et titres d'origine algonquienne

- ANDRÉ, Mathieu, *Moi*, «Mestenapeu», Sept-Îles, Éditions Ino, 1983, 125 p.
- ASSINIWI, Bernard, *Le Bras coupé*, Montréal, Leméac, 1976, 209 p.
- ASSINIWI, Bernard, *Histoire des Indiens du Haut et du Bas-Canada*, Montréal, Leméac, 1973-74, 3 tomes.
- ASSINIWI, Bernard, *Il n'y a plus d'Indiens*, Montréal, Leméac, 1983, 97 p.

- ASSINIWI, Bernard, *Sagana, contes fantastiques du pays algonkin*, Montréal, Leméac, 1972, 115 p.
- ASSINIWI, Bernard, *Anish-Nah-Be, contes adultes du pays algonkin*, Montréal, Leméac, 1971, 173 p.
- BERNARD, Sylvie, *Tout ça tout ça arriva arriva*, 1989, texte, chanson, manuscrit.
- BERNARD, Sylvie, *C'est toi ma raison*, 1989, texte, chanson, manuscrit.
- BERNARD, Sylvie, *Téléphone-moi*, 1989, texte, chanson, manuscrit.
- BERNARD, Sylvie, *Fais-moi rire*, 1989, texte, chanson, manuscrit.
- BERNARD, Sylvie, *L'amour dans le corps*, 1989, texte, chanson, manuscrit.
- BERNARD, Sylvie, «Vivre», *Marcher sur du verre*, Montréal, Les Disques Passeport Inc., 1990, 11 chansons. Disque.
- CLEARY, Bernard, *L'enfant de 7000 ans, le long portage vers la délivrance*, Sillery, Éditions du Pélican et Septentrion, 1989, 284 p.
- CONNOLLY, Albert, *Oti-il-no kaepe*, Chicoutimi, Éditions Science moderne, 1972, 144 p.
- COOCOO, Charles, *Broderies sur mocassins*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1988, 50 p.
- COUTURE, Yvon H., *Les Algonquins*, Val d'Or, Éditions Hyperborée, 1983, 184 p.
- GILL, Pierre, *Les Montagnais, premiers habitants du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Alma, Éditions Mishinikan, 1987, 145 p.
- KAPESH, An Antane, *Je suis une maudite Sauvagesse*, Montréal, Leméac, 1971, 238 p.
- KAPESH, An Antane, *Qu'as-tu fait de mon pays?*, Montréal, Éditions Impossibles, 1979, 88 p.
- KISTABISH, Richard, *Aki*, Val d'Or, Conseil Algonquin de l'ouest du Québec, 1986, 24 p.
- MOORE, Kermot, *La volonté de survivre. Les autochtones et la constitution*, Val d'Or, Éditions Hyperborée, 1983, 104 p.

- PELTIER, Wilfred, Barbomsecy, *Le silence d'un cri*, Sainte-Foy, Éditions Anne Sigier inc., 1985, 114 p.
- VACHON, Daniel, *L'Histoire montagnaise de Sept-Îles*, Sept-Îles, Éditions Innu, 1985, 125 p.
- VOLLANT, Florent et Claude MCKENZIE, *Kashtin*, Montréal, Éditions Groupe Concept Musique Gestion internationale S.M.C.L. Inc., 1989, douze chansons. Disque.

Auteurs et titres d'origine iroquoienne

- GROS-LOUIS, Max et Marcel BELLIER, *Le «Premier» des Hurons*, Éditions du Jour, 1971, 241 p.
- SIOUI DURAND, Yves, *Atiskenandahate ou Voyage au pays des morts*, 1988, manuscrit. Pièce jouée à Montréal en novembre 1988, au studio théâtre Alfred-Laliberté.
- SIOUI DURAND, Yves, *Porteur des peines du monde*, 1985, manuscrit. Festival de théâtre des Amériques, Montréal, et Festival Innu Nikamu, Maliotenam (1987).
- SIOUI, Éléonore, *Andatha*, Val d'Or, Éditions Hyperborée, 1985, 76 p.
- SIOUI, Georges E., *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 157 p.
- SIOUI, Georges E., *Le compte aux enfants*, Wendake, 1979, 41 p., manuscrit.
- VINCENT, Francine et G. SIOUI, *Octoyton Wendake. Les Enfants de la Grande Île. Contes de la nation huronnewendat*, Québec, Programme d'amérindianisation, Ministère des Affaires indiennes et du Nord du Canada, 1986, 80 p.
- VINCENT, Marguerite Tehariolina, *La Nation huronne*, Québec, Éditions du Pélican et Septentrion, 1989, 284 p.

Articles publiés par des Amérindiens

- ANDRÉ, Mathieu, «Un voyage dans le temps», récit recueilli par Luc André, *Rencontre*, SAA, vol. 8, n° 1, 1986, p. 14-15.
- ASHINI, Daniel, «David Confronts Goliath: The Innu of Ungava Versus The NATO Alliance», *Drumbeat*, Toronto, Summerhill Press Ltd, Assembly of First Nations, 1989, p. 43-70.
- BACON, Georges, «Présentation», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. II, nos 4-5, 1972, p. 9-11.
- COURTOIS, Pierre, «Les Indiens de la région de Québec cèdent leur terre aux Français», *Possibles*, vol. 1, nos 3-4, 1977, p. 27-29.
- DUBÉ, Suzanne, «La légende du vent du nord et Nekicic», *Rencontre*, SAA, vol. 8, n° 2, 1986, p. 14-15.
- ERASMUS, Georges, «Twenty Years of Disappointed Hopes», *Drumbeat*, Toronto, Summerhill Press Ltd, Assembly of First Nations, 1989, p. 1-42.
- FONTAINE, Marie, «Pinashuess», *Rencontre*, SAA, vol. 6, n° 2, 1984, p. 8-9.
- GILL, Denis, «Le changement», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. II, nos 4-5, 1972, p. 69.
- GRÉGOIRE, Michel, «Comment les Indiens Québec et Natashquan acceptèrent de partager leurs terres», *Possibles*, vol. 1, nos 3-4, 1977, p. 31-32.
- KAPESH, An Antane, «Ces terres dont nous avons nommé chaque ruisseau», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. V, n° 2, 1975, p. 2-3.
- KAPESH, An Antane, «Témoignage», *Rencontre*, SAA, vol. II, n° 11, 1981, p. 14.
- KAPESH, An Antane, «Petites histoires montagnaises II», *Rencontre*, SAA, vol. 4, n° 4, 1983, p. 8-9.
- KAPESH, An Antane, «Petites histoires montagnaises», *Rencontre*, SAA, vol. 4, n° 3, 1983, p. 14-15.
- KISTABISH, Richard, «La santé chez les Algonquins»,

- Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XII, n° 1, 1982, p. 29-32.
- KURTNESS, Jacques, «Du nomadisme au sédentarisme», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. II, nos 4-5, 1972, p. 43-47.
- LACASSE, Fernande, «La conception de la santé chez les Indiens montagnais», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XII, n° 1, 1982, p. 25-28.
- MATCHEWAN, Jean-Maurice, «Algonquins North of the Ottawa. Our Long Battle to Create a Sustainable Future», *Drumbeat*, Toronto, Summerhill Press, Assembly of First Nations, 1989, p. 137-166.
- MEKANTSHE, Kuetshet, «Le loup qui aimait manger du neuaikan», *Rencontre*, SAA, vol. 9, n° 1, 1987, p. 10.
- MEKANTSHE, Kuetshet, «Laissez-moi vous raconter...», *Rencontre*, SAA, vol. 5, n° 3, 1984, p. 15.
- MENEKAPU, Matthieu, «La promesse du blé», *Possibles*, vol. 1, nos 3-4, 1977, p. 25-26.
- PAUL, Léonard, «La résistance culturelle des Montagnais et le cas de Betsiamites», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIII, n° 1, 1983, p. 5-12.
- PICARD, Ghislain, «Kitotakan Kaianiumistuk ou radio», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XII, n° 4, 1982, p. 285-295.
- PICARD, Raphael (sous la présidence de), «Table ronde sur l'éveil Amérindien», *Les facettes de l'identité amérindienne*, publié sous la direction de Marc-Adélar Tremblay, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1976, p. 189-215.
- SAINT-ONGE-ANDRÉ, Anne-Marie, «Où vont-ils encore nous déménager?», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. II, nos 4-5, 1972, p. 61-64.
- SIOUI DURAND, Yves, «Les arts d'interprétation amérindiens. Un souffle de régénération et de continuité», *Vie des Arts*, vol. XXXIV, n° 137, 1989, p. 44-45.

-
- SIOUIDURAND, Yves, «Les chants de la suerie», *Rencontre, SAA*, vol. 6, n° 3, 1985, p. 15.
- SIOUI, Eléonore, «Le droit d'être», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. II, nos 4-5, 1972, p. 39-42.
- SIOUI, Georges E., «À la réflexion des Blancs d'Amérique du Nord et autres étrangers», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. II, nos 4-5, 1972, p. 65-68.
- SIOUI, Georges E., «Chansons du Nouvel An», *Rencontre, SAA*, vol. 4, n° 2, 1982, p. 8-9.